LA FEMME QUE TU CONNAIS

La Rue Des Acacias / Tome 1

Ecrit par B Lili

PROLOGUE

Je me souviens du jour où j'ai compris que quelque chose n'allait plus chez moi.

Ce n'était pas le jour où j'ai tué quelqu'un. Ce n'était même pas le jour où j'ai découvert que je pouvais le faire. C'était beaucoup plus tôt. Il pleuvait.

Une pluie fine, presque silencieuse, qui transformait les rues en longues surfaces grises. Je sortais de la rédaction avec mon carnet sous le bras et cette fatigue particulière que je connaissais depuis plusieurs mois : celle qui ne disparaissait pas après une nuit de sommeil.

À cette époque, j'étais encore journaliste. Je racontais les histoires des autres.

Les accidents. Les disparitions. Les procès. Les familles qui pleuraient devant les caméras. Les voisins qui disaient toujours la même chose après un drame :

Elle était tellement gentille. Il ne ferait jamais de mal à personne. On ne comprend pas.

Je les écoutais parler et je prenais des notes. C'était mon métier de comprendre. Mais ce jour-là, pour la première fois, je n'ai pas voulu comprendre. J'ai voulu regarder. Le sang était encore là.

Je ne devrais probablement pas me souvenir de sa couleur avec autant de précision.

Pourtant, je m'en souviens.

Je me souviens de la façon dont il s'était mélangé à l'eau de pluie. Je me souviens du reflet des lumières dans la flaque. Je me souviens du silence autour de moi. Et surtout, je me souviens de ce que j'ai ressenti.

Rien.

Puis quelque chose. Une sensation étrange, presque douce. Je suis restée immobile.

Autour de moi, les autres étaient bouleversés. Certains détournaient les yeux. D'autres parlaient trop fort pour cacher leur peur.

Moi, je regardais. Je ne ressentais pas leur horreur. Je trouvais ça intéressant. Cette pensée m'a effrayée davantage que la scène devant moi. Alors j'ai fait ce que font les gens lorsqu'ils découvrent quelque chose qu'ils ne veulent pas accepter.

J’ai prétendu que ça n’existait pas. J’ai continué à travailler. J’ai continué à rentrer chez moi. J’ai continué à embrasser mon mari. J’ai continué à être une mère. J’ai même appris à sourire davantage.

Plus tard, j’ai consulté quelqu’un. Ma psychologue.

Je lui ai raconté certaines choses. Pas toutes. Je lui ai parlé de mes insomnies, de mon épuisement, de cette impression d’être devenue étrangère à ma propre vie. Je n’ai jamais parlé du plaisir. Jamais.

Certaines vérités deviennent dangereuses dès qu’elles sont prononcées à voix haute. Puis nous avons quitté la ville.

Mon mari avait trouvé un nouveau poste. Une petite ville. Calme. Harmonieuse.

Le genre d’endroit où la fleuriste connaît votre prénom après deux visites, où le boulanger vous demande si vous voulez toujours la même baguette et où les voisins remarquent immédiatement lorsqu’une voiture inconnue reste stationnée trop longtemps devant une maison.

Nous pensions recommencer. Et pendant quelques semaines, j’ai presque réussi à y croire. Notre maison était belle. Notre fils était heureux. Mon mari était heureux. Et moi…

J’étais très douée pour avoir l’air heureuse. Puis quelqu’un a disparu. Une disparition ordinaire, au début.

Une personne adulte qui ne rentre pas chez elle pendant une nuit. Puis deux nuits. Puis trois.

Dans une petite ville, trois jours suffisent pour que les conversations commencent.

Les commerçants en parlent. Les voisins en parlent. La police cherche. Les familles appellent.

Et Gabriel mon mari rentre plus tard que d’habitude.

Ce soir-là, je l’ai attendu dans la cuisine. J’avais préparé le dîner. Noé dormait déjà. Quand il est finalement rentré, il avait ce visage que je connaissais bien. Celui qu’il portait lorsqu’une affaire commençait à lui échapper. Il a posé ses clés. Retiré sa veste. Puis il m’a regardée. Je n’ai rien demandé. Je savais déjà qu’il allait parler.

— Ils ne la trouvent toujours pas.

J’ai baissé les yeux vers mon assiette. J’ai pensé à la personne disparue. Puis à la ville. À toutes ces fenêtres éclairées derrière lesquelles des familles vivaient leur petite vie tranquille. J’ai pensé à mon mari. À notre enfant. À la manière dont il m’avait embrassée avant de partir ce matin-là.

Et quelque part, très profondément, quelque chose en moi s’est réveillé. Pas brutalement. Pas comme dans les films.

Plutôt comme une porte qu’on croyait condamnée et qui s’ouvre lentement sous la pression d’une main invisible.

J’ai souri. Pas devant lui. Pour moi. Parce que je venais de comprendre une chose. Cette ville était parfaite. Et les endroits parfaits sont toujours les plus faciles à abîmer. Je ne savais pas encore combien de temps nous resterions ici. Je ne savais pas combien de personnes allaient disparaître. Je ne savais pas jusqu’où mon mari irait pour découvrir la vérité. Je ne savais pas non plus ce que je serais capable de faire pour qu’il ne la découvre jamais. Je savais seulement une chose. J’avais enfin trouvé un endroit où personne ne me connaissait. Et pour quelqu’un comme moi, c’était presque une bénédiction.

I

Le matin, je me suis réveillée avant tout le monde. C'est devenu une habitude depuis que nous avons emménagé ici.

Il était 5 h 47.

Je le sais parce que le réveil posé sur la table de nuit indiquait 5 h 47 et que, pendant quelques secondes, je suis restée immobile à regarder les chiffres rouges dans l'obscurité.

À côté de moi, mon mari dormait encore.

Sa respiration était régulière. Un bras dépassait de la couverture et sa main reposait près de mon oreiller. Il avait cette expression paisible qu'il n'avait presque jamais lorsqu'il était éveillé.

J'ai tourné la tête vers lui. Je l'aime. C'est une chose que je me répète souvent. Pas parce que je doute de mes sentiments. Parce que certaines personnes ont besoin de se rappeler qui elles sont lorsqu'elles commencent à ne plus se reconnaître.

J'ai repoussé doucement la couverture et je me suis levée. Le parquet était froid sous mes pieds.

Dans le couloir, la maison était silencieuse. J'aimais cette heure-là. Avant les bruits. Avant les questions. Avant les obligations. Avant que tout le monde ait besoin de moi. Je suis descendue à la cuisine.

La maison était encore plongée dans cette lumière bleutée qui précède le lever du soleil. Par la fenêtre, je distinguais à peine les maisons d'en face. Les volets étaient fermés presque partout.

Dans quelques heures, la rue serait différente. La fleuriste ouvrirait sa boutique. Le boulanger déposerait les premiers paniers devant sa vitrine. Les voitures commenceraient à circuler. Les enfants traverseraient la rue avec leurs cartables. Les gens se salueraient. La ville se réveillerait.

Je me suis préparé un café. Puis j'ai ouvert la fenêtre. L'air était froid. Une odeur de pluie flottait encore dans la rue. J'ai regardé la maison d'en face.

Depuis notre arrivée, notre voisine avait pris l'habitude de laisser une petite lampe allumée dans son entrée toute la nuit. Je ne connaissais pas encore son prénom à l'époque. Maintenant, je le connaissais.

Je connaissais presque tous les prénoms.

C'est une petite ville. Ici, on finit toujours par connaître les gens. Même lorsqu'on ne veut pas les connaître. J'ai bu une gorgée de café. Puis j'ai entendu des pas derrière moi.

— Tu es déjà debout Clara ?

Je me suis retournée. Gabriel était dans l'encadrement de la porte. Les cheveux légèrement en bataille, le visage marqué par le sommeil.

J'ai souri.

— Je n'arrivais plus à dormir.

Il s'est approché de moi et m'a embrassée sur la joue.

Je pouvais sentir son parfum. Je savais qu'il allait prendre une douche dans quelques minutes. Je savais qu'il boirait un café. Je savais qu'il regarderait son téléphone pendant qu'il mangerait quelque chose. Je savais qu'il partirait avant moi. Les habitudes sont rassurantes. Elles donnent aux gens l'impression que leur vie est sous contrôle.

— Tu as encore fait des cauchemars ?

J'ai secoué la tête.

— Non.

Il m'a regardée quelques secondes. Il savait que je mentais parfois. Mais il ne savait pas lesquelles de mes paroles étaient des mensonges. Il a posé sa main sur ma joue.

— Ça va ?

J'ai souri.

— Oui.

Cette fois, ce n'était pas entièrement un mensonge.

Je me sentais bien. Depuis quelque temps, je me sentais même mieux. Je ne lui ai évidemment pas dit pourquoi.

Noé est arrivé quelques minutes plus tard, encore à moitié endormi.

La cuisine s’est remplie de petits bruits. Une chaise déplacée. Une cuillère tombée. Une voix qui réclamait du chocolat. Mon mari qui cherchait ses clés. Moi qui préparais le petit-déjeuner. Une scène parfaitement banale. Une scène que j’aurais pu photographier et montrer à n’importe qui.

Regardez. Voilà ma vie. Voilà ma famille. Voilà qui je suis. J’ai regardé mon fils manger.

Il avait une petite tache de lait au coin de la bouche. Je l’ai essuyée avec mon doigt.

— Tu vas être en retard.

Il a protesté. J’ai ri. Mon mari aussi.

Pendant quelques secondes, j’ai oublié tout le reste. C’est probablement ce que j’aime le plus dans ma famille. Ils rendent les choses simples. Avec eux, je n’ai pas besoin de réfléchir à la personne que je dois être. Je suis simplement maman. Je suis simplement son épouse.

Et parfois, cela suffit.

Après le départ de mon mari, je suis restée seule dans la cuisine.

J’ai rangé les assiettes. Nettoyé la table. Essuyé le plan de travail. Puis j’ai regardé l’heure.

8 h 16.

J’avais rendez-vous au journal à neuf heures. Je ne travaillais plus comme avant.

Depuis ce qui s’était passé, je n’avais pas réussi à reprendre complètement.

J’écrivais encore. Je faisais quelques articles. Des sujets locaux. Des événements. Des portraits. Rien de trop lourd. Rien qui puisse me ramener là-bas. C’était ce qu’on avait décidé avec ma psychologue. Éviter les sujets susceptibles de réveiller certaines choses. Comme si certaines choses pouvaient dormir. Je suis montée me préparer. Dans le miroir de la salle de bain, mon visage avait l’air normal. C’est toujours ce qui m’étonne.

Les gens imaginent souvent que les monstres ont quelque chose de différent dans le regard.

Quelque chose de visible. Une fissure. Une ombre. Un détail. Ils se trompent.

J’ai mis un peu de maquillage. Un pantalon noir. Une chemise blanche. Mes cheveux attachés. Puis j’ai souri devant le miroir. J’ai observé mon propre visage. J’ai arrêté de sourire. Puis j’ai recommencé.

La deuxième fois était parfaite. Je suis descendue. Avant de partir, j’ai regardé la maison. Tout était à sa place. Les chaussures de Noé près de l’entrée. Le manteau de Gabriel accroché au porte-manteau. Deux photos sur le meuble. Une famille heureuse.

Je me suis demandé combien de temps les gens pouvaient conserver cette impression avant que quelque chose ne vienne la détruire. Puis j’ai fermé la porte.

Dans la rue, la ville avait déjà commencé sa journée. Je suis passée devant la boulangerie.

Le boulanger m’a saluée depuis l’intérieur.

J’ai répondu de la main.

Ici, les gens apprennent très vite qui vous êtes.

La nouvelle voisine. La femme du nouveau détective. La mère du petit garçon qui venait d’arriver à l’école. La journaliste. C’était suffisant. J’ai continué à marcher.

Au bout de la rue, j’ai aperçu deux voitures de police.

Elles étaient stationnées devant une maison que je ne connaissais pas encore.

Des voisins se tenaient sur les trottoirs. Personne ne parlait vraiment. Tout le monde regardait. Je me suis arrêtée. Un homme est sorti de la maison. Un policier. Il a parlé à quelqu’un près de sa voiture. Puis il a levé les yeux. Il m’a aperçue.

Nous ne nous connaissions pas encore. Il m’a simplement fait signe de continuer. Alors j’ai continué.

Mais quelque chose avait changé. Je ne savais pas encore ce qui s’était passé dans cette maison. Je ne savais pas qui y vivait. Je ne savais pas pourquoi la police était là.

Je savais seulement que, depuis notre arrivée, les choses avaient commencé à bouger.

Et que cette ville, malgré ses rues propres, ses commerces tranquilles et ses voisins souriants, n'était peut-être pas aussi parfaite qu'elle en avait l'air.

J'ai repris ma route. Mon téléphone a vibré dans ma poche.

Un message de mon mari.

J'ai regardé l'écran quelques secondes.

Je risque de rentrer tard ce soir.

Un problème ?

T'inquiète on en parle quand je rentre

Ok chéri

La journée repris son cours, je continue ma route jusqu'au journal pour y travailler. La journée était longue, vu que je devais attendre que Noé finisse pour aller le récupérer une fois l'école terminé ; ce qui arriva lentement mais arriva quand même. Comme à son habitude il était content de me voir à sa sortie, je saluais les autres mamans et on rentrait chez nous à temps pour le goûter.

Noé s'en va jouer dans sa chambre et je reste préparer le diner, je savais que Gabriel ne rentrait pas tôt mais je l'attendrai pour dîner coûte que coûte ; tel était mon quotidien.

Le lendemain matin, je me suis réveillée avec cette phrase encore présente dans ma tête.

Pas les miennes.

Je suis restée allongée quelques secondes, les yeux ouverts.

Gabriel dormait encore.

La veille au soir, après le dîner, il m'avait parlé de l'affaire plus longtemps que je ne l'avais imaginé. Pas parce qu'il voulait me raconter son travail, mais parce qu'il avait besoin de remettre les événements dans l'ordre. Je me souvenais de chaque détail.

Nous étions restés dans la cuisine après avoir couché Noé.

La table n'était pas encore débarrassée.

Il restait deux assiettes, un verre à moitié rempli et la petite casserole que j'avais utilisée pour réchauffer la sauce.

Mon mari avait desserré son col. Il avait l'air épuisé. Je lui avais servi de l'eau. Il m'avait remerciée d'un signe de tête avant de rester silencieux.

Je savais qu'il réfléchissait. Je le laissais toujours réfléchir avant de parler.

C'était une habitude que j'avais prise depuis longtemps.

Avec lui, le silence était parfois plus efficace que les questions.

— Elle s'appelait Élise Morel, avait-il fini par dire.

J'avais continué à essuyer la table.

— Tu la connaissais ?

— Non.

— Elle vivait seule ?

Il avait hésité.

— Avec son mari.

J'avais posé l'éponge.

— Et lui ?

— À l'hôpital.

Je m'étais tournée vers lui.

— Pourquoi ?

Il avait soupiré.

— Choc. Il a été retrouvé dans la maison quand les secours sont arrivés.

J'avais attendu la suite.

— Il est vivant ?

— Oui.

Il avait passé une main sur son visage.

— Mais il est incapable de parler correctement pour le moment. Les médecins pensent que c'est surtout le choc.

Je me souvenais du ton de sa voix.

Il n'était pas simplement professionnel. Il était intrigué.

Mon mari n’aimait pas les affaires sans logique. Il avait besoin que les choses s’emboîtent. Je connaissais cette partie de lui mieux que personne.

— Il y avait des signes d’effraction ?

— Non.

— Donc quelqu’un est entré volontairement ?

— Peut-être.

— Ou elle connaissait la personne.

Il avait relevé les yeux vers moi.

Pendant une seconde, j’avais regretté d’avoir parlé. Parce que ma remarque était étrange. Parce qu’elle était juste.

— C’est aussi ce que je pense, avait-il dit.

Il s’était levé pour prendre son verre.

— Mais quelque chose me dérange.

— Quoi ?

Il avait regardé vers le couloir qui menait aux chambres. Notre enfant dormait à l’étage. Puis il avait baissé la voix.

— La maison était trop calme.

Je n’avais pas compris immédiatement.

— Trop calme ?

— Oui.

Il avait posé son verre.

— Quand quelqu’un est agressé chez lui, il y a généralement quelque chose. Une lutte. Des objets déplacés. Une porte forcée. Une chaise renversée. Quelque chose.

Il avait marqué une pause.

— Là, presque rien.

J’avais senti mes doigts se resserrer autour du torchon. Presque rien.

— Et le sang ?

Il m’avait regardée.

— Il y en avait.

Je n’avais pas répondu.

— Mais pas autant qu’on aurait pu s’y attendre.

Il s’était assis de nouveau.

— C’est ça qui m’embête.

Je savais ce qu’il cherchait.

Une logique.

Une explication.

Un ordre dans quelque chose qui n’en avait peut-être pas.

— Tu penses qu’il s’agit d’un meurtre ?

— Je pense qu’on ne doit rien écarter.

Puis il avait souri légèrement.

— Tu recommences.

— Quoi ?

— Ton interrogatoire.

J’avais ri.

Un rire naturel. Je savais rire avec mon mari. Je savais quand plaisanter avec lui, quand le laisser tranquille, quand poser une question et quand m’arrêter.

— Déformation professionnelle.

— Tu n’es plus journaliste.

— Ça ne disparaît pas comme ça.

Il m’avait regardée quelques secondes.

Puis son expression s’était adoucie.

— Ça te manque ?

La question m’avait surprise.

J’avais regardé la table.

— Parfois.

C’était vrai.

Le journal, les enquêtes, les appels tardifs, les dossiers empilés, les heures passées à chercher une information qu’on ne voulait pas me donner.

Tout cela me manquait. Mais ce n’était pas le travail qui me manquait le plus. C’était la personne que j’étais avant. Ou celle que je croyais être. Mon mari avait posé sa main sur la mienne.

— Tu n’as pas besoin de reprendre maintenant.

J’avais relevé les yeux.

— Je sais.

— On est bien ici.

J’avais souri.

— Oui.

Il avait serré mes doigts.

— Notre enfant est heureux.

— Oui.

— Moi aussi.

J’avais souri davantage.

— Moi.

Gabriel n’avait rien répondu tout de suite. Il avait simplement continué à me regarder, comme s’il cherchait quelque chose dans mon visage. Pas une inquiétude. Pas un mensonge. Juste une confirmation. Sa main était toujours posée sur la mienne. J’avais baissé les yeux vers nos doigts.

Son alliance brillait légèrement sous la lumière de la cuisine. La mienne était à côté, presque cachée par l’ombre de sa main. Il avait fini par sourire.

— Alors ça me va.

J’avais relevé les yeux.

— Quoi ?

— Que tu sois heureuse.

Il avait dit ça avec une simplicité qui m'avait presque déstabilisée.

Pas parce que je ne l'étais pas.

Parce que je l'étais vraiment.

C'était probablement ce qui rendait certaines choses plus compliquées qu'elles ne devraient l'être.

J'avais retiré doucement ma main de la sienne pour attraper mon verre.

— Tu pensais vraiment que je ne le serais pas ?

— Je ne savais pas.

Il avait haussé les épaules.

— On a quand même beaucoup changé de choses.

Je savais ce qu'il voulait dire.

La ville. La maison. Son travail. Mon ancien travail. L'école de Noé. Nos habitudes.

Tout ce qui avait constitué notre vie pendant des années avait été déplacé presque d'un seul coup, comme si quelqu'un avait pris notre existence entière pour la poser ailleurs.

Et pourtant, petit à petit, elle avait repris sa forme. Je regardai autour de moi.

La table était encore couverte des traces du dîner. Une assiette attendait d'être débarrassée. Le torchon était posé sur le dossier d'une chaise. Dans le salon, une petite voiture appartenant à Noé était restée au milieu du tapis.

Des choses banales. Des choses sans importance. C'était probablement pour ça qu'elles avaient autant de valeur.

— Je crois que j'avais besoin de ça, dis-je.

Gabriel s'était légèrement penché vers moi.

— De quoi ?

— De ne plus avoir l'impression de courir.

Il n’avait pas répondu.

Je poursuivis, presque pour moi-même.

— Dans l’ancienne ville, j’avais toujours quelque chose à faire. Toujours quelqu’un à appeler. Toujours un article à terminer. Une information à vérifier. Une personne à retrouver. Même quand j’étais à la maison, j’avais l’impression d’être ailleurs.

Gabriel avait baissé les yeux un instant.

— Tu me manquais, parfois.

Je l’avais regardé.

— J’étais là.

— Ton corps, oui.

J’avais laissé échapper un petit rire.

— C’est charmant.

— Tu sais ce que je veux dire.

Oui.

Je le savais. Il ne parlait pas de distance physique. Il parlait de ces soirées où j’étais assise à côté de lui avec mon ordinateur sur les genoux, de ces repas pendant lesquels je répondais à des messages, de ces nuits où je me réveillais pour noter une idée avant de la perdre.

Il parlait de la femme que j’étais devenue sans vraiment m’en rendre compte. Celle qui avait toujours besoin de savoir. Toujours besoin de comprendre. Toujours besoin d’aller un peu plus loin. J’avais passé mon pouce contre le bord de mon verre.

— Je crois que j’étais devenue fatiguée.

— Je crois aussi.

Il avait souri.

— Mais je crois surtout que tu ne savais pas comment t’arrêter.

Cette phrase m’avait fait quelque chose. Pas suffisamment pour que cela se voie. Mais suffisamment pour que je m’en souvienne. Je m’étais levée pour commencer à débarrasser la table.

— Tu veux de l’aide ?

— Non.

— Clara.

— Gabriel.

Il avait souri.

— Tu sais que je peux quand même débarrasser deux assiettes.

— Je sais.

Je lui avais tendu les deux plus proches.

— Voilà. Tu peux avoir celles-là.

Il s’était levé en riant doucement.

Nous avions rangé la cuisine ensemble sans vraiment parler. C’était devenu une de ces habitudes silencieuses que je préférais aux grandes conversations. Il lavait. Je séchais. Parfois nos mains se croisaient au-dessus de l’évier. Parfois nous nous frôlions simplement. Et pendant quelques minutes, il n’y avait plus rien d’autre. Pas le journal. Pas son travail. Pas les questions. Pas la femme de la rue des Acacias. Seulement nous. Quand la dernière assiette avait été rangée, Gabriel avait essuyé ses mains et s’était appuyé contre le plan de travail.

— Tu sais ce que j’aime ici ?

— Le fait que je te laisse choisir la musique ?

— Non.

— Le fait que je cuisine mieux que toi ?

— Encore moins.

J’avais souri.

— Alors ?

Il avait regardé vers la fenêtre. La rue était calme. Quelques lumières étaient encore allumées dans les maisons d’en face.

— On peut marcher sans avoir l'impression que quelqu'un nous attend.

Je l'avais observé.

— C'est bizarre comme définition du bonheur.

— Peut-être.

Il avait tourné la tête vers moi.

— Mais ça me suffit.

Je m'étais approchée.

— À moi aussi.

Il avait posé ses mains sur ma taille.

Je m'étais laissée faire.

Son visage était proche du mien.

— Tu sais que tu souris plus qu'avant ?

J'avais souri.

— Tu viens de me le dire.

— Oui.

— Alors pourquoi tu recommences ?

— Parce que j'aime le voir.

J'avais baissé les yeux.

Il avait doucement relevé mon menton.

— Ça te va bien.

Je l'avais embrassé. Un baiser simple. Sans urgence. Sans rien à prouver. Quand nous nous étions séparés, il avait gardé son front contre le mien.

— Je veux qu'on reste comme ça.

— Comme quoi ?

— Nous.

Je n'avais pas répondu immédiatement. J'avais simplement passé mes bras autour de lui. Il avait resserré les siens. Je savais exactement ce qu'il voulait

dire. Il ne demandait pas une vie parfaite. Il demandait une vie qui nous appartienne. Et pendant quelques secondes, j'avais eu envie de lui promettre que rien ne pourrait jamais nous l'enlever.

Mais certaines promesses sont dangereuses lorsqu'on connaît déjà la personne qu'on est capable de devenir.

Alors je n'avais rien promis. Je l'avais seulement serré plus fort. Un bruit avait résonné dans le couloir. Nous nous étions séparés. Noé était apparu dans l'encadrement de la porte, les cheveux en bataille et son pyjama légèrement de travers.

— Vous faites quoi ?

Gabriel avait regardé l'heure.

— Tu ne devrais pas être au lit ?

Noé avait bâillé.

— J'ai soif.

— Bien sûr.

Gabriel avait lancé un regard amusé dans ma direction.

— Toujours une bonne raison.

Noé s'était approché de moi.

Je m'étais accroupie devant lui.

— Tu veux de l'eau ?

Il avait hoché la tête.

Je lui avais pris la main.

Sa petite main était chaude.

Nous étions allés dans la cuisine.

Je lui avais rempli un verre, et il l'avait bu lentement en nous regardant tour à tour.

— Demain, je peux aller à l'école avec mon nouveau sac ?

— Tu peux.

— Même s'il pleut ?

— Même s'il pleut.

Il avait réfléchi.

— Et samedi, on va au cinéma ?

Gabriel avait regardé vers moi.

— Tu avais oublié ?

— Non.

— Tu avais oublié.

— Je n'avais pas oublié.

Noé nous avait regardés avec un sérieux presque comique.

— Vous dites toujours ça quand vous avez oublié.

J'avais ri.

Gabriel aussi.

Noé avait terminé son verre.

— Allez. Au lit.

— Mais papa…

— Pas de négociation.

Noé avait soupiré comme si nous venions de lui annoncer quelque chose d'injuste.

Je l'avais accompagné jusqu'à sa chambre. Il avait grimpé dans son lit pendant que je remontais sa couverture. Gabriel nous avait rejoints quelques secondes plus tard. Nous étions restés tous les deux près de lui.

— Une histoire ? avait demandé Noé.

Gabriel avait regardé sa montre.

— Une petite.

— Une grande.

— Une petite.

— Une moyenne.

J’avais souri.

— Une moyenne.

Noé avait accepté.

Je m’étais assise au bord du lit et avais commencé à lire. Sa respiration s’était peu à peu ralentie.

Gabriel était resté près de la porte. Je connaissais déjà cette scène. Je l’avais vécue des centaines de fois.

Et pourtant, chaque fois, il y avait quelque chose de différent.

Peut-être parce que les enfants grandissent sans prévenir.

Un jour, ils demandent une histoire.

Un autre, ils disent qu’ils sont trop grands.

Et nous, les parents, nous restons avec le souvenir de toutes les petites choses que nous pensions éternelles.

Lorsque j’avais refermé le livre, Noé dormait déjà.

Je m’étais penchée pour embrasser son front.

Gabriel avait éteint la lumière.

Nous avions refermé la porte presque entièrement.

Dans le couloir, il m’avait pris la main.

Nous étions restés silencieux quelques secondes.

Puis il avait murmuré :

— Il est vraiment heureux.

J’avais regardé la porte de la chambre.

— Oui.

— Et toi aussi.

J’avais tourné les yeux vers lui.

— Oui.

Il avait embrassé ma tempe.

Nous étions retournés dans notre chambre.

La maison était devenue silencieuse.

J'avais retiré mes boucles d'oreilles devant le miroir pendant que Gabriel rangeait quelques affaires.

Mon reflet me regardait.

J'avais l'air fatiguée.

Mais paisible.

Je m'étais demandé si quelqu'un pouvait réellement voir la différence entre une personne qui avait trouvé la paix et une personne qui avait simplement appris à mieux cacher ce qui la troublait.

La question avait traversé mon esprit puis était repartie.

Je ne lui avais pas accordé davantage d'importance.

Gabriel s'était approché derrière moi.

— Tu viens ?

J'avais croisé son regard dans le miroir.

— Oui.

Il avait posé une main sur mon épaule. Je m'étais retournée vers lui. Cette fois, je n'avais pensé à rien d'autre. Nous nous étions couchés peu après. Gabriel s'était endormi rapidement. Moi, je suis restée éveillée un moment. J'écoutais sa respiration régulière. Dans la chambre de Noé, le silence était complet.

Dehors, une voiture était passée dans la rue avant de disparaître au coin de la maison.

J'avais fermé les yeux. Pour la première fois depuis longtemps, je n'avais pas cherché à deviner ce qui allait arriver. Je n'avais pas pensé au travail. Je n'avais pas pensé à l'ancienne ville. Je n'avais pas pensé à ce que j'avais laissé derrière moi. J'avais simplement pensé à cette maison.

À Gabriel. À Noé.

À cette vie que nous étions en train de construire. Et, avant de m'endormir, j'avais eu cette étrange impression que tout était exactement à sa place.

Je ne savais pas encore que certaines choses pussent sembler parfaitement à leur place juste avant de commencer à se fissurer.

2

Je m'étais réveillée avant le réveil.

La chambre était encore plongée dans cette lumière grise qui précédait le matin. Pendant quelques secondes, je n'avais pas bougé. J'avais simplement regardé le plafond, encore à moitié endormie, en essayant de me souvenir de ce qui m'avait réveillée.

Rien. Aucun bruit particulier. Aucune pensée précise. Seulement cette sensation familière d'avoir ouvert les yeux avant que le monde ne commence réellement.

À côté de moi, Gabriel dormait encore. Je m'étais tournée vers lui. Il dormait toujours de la même manière, légèrement sur le côté, une main sous l'oreiller. J'avais souri malgré moi. Il avait beau prétendre le contraire, il n'avait jamais vraiment changé depuis notre rencontre. Même lorsqu'il dormait. J'avais attrapé mon téléphone sur la table de nuit.

6 h 08.

J'avais encore un peu de temps. Je m'étais levée sans faire de bruit. Le parquet était froid sous mes pieds. Dans le couloir, la maison était silencieuse. J'étais passée devant la chambre de Noé. Sa porte était entrouverte. Je m'étais arrêtée. Il dormait profondément, en travers de son lit, avec une jambe sortie de la couverture. J'avais retenu un rire. J'étais entrée pour remettre correctement la couverture sur lui. Il avait bougé légèrement.

— Maman…

Sa voix était à peine audible.

— Dors mon chéri.

Il n'avait pas répondu. Je lui avais caressé les cheveux avant de ressortir. Dans la cuisine, j'avais ouvert les volets.

Le jour commençait à peine. La rue était calme, mais plus tout à fait endormie. Une femme promenait déjà son chien. Plus loin, quelqu'un avait démarré une voiture. Une lumière venait de s'allumer au-dessus de la boulangerie. J'aimais ces premières minutes. Elles avaient quelque chose de rassurant. Tout le monde existait, mais personne ne demandait encore rien à personne. J'avais préparé du café. Quelques minutes plus tard, Gabriel était apparu dans l'encadrement de la porte. Les cheveux en désordre. Le visage encore marqué par le sommeil.

— Tu fais du café sans moi ?

Je m'étais retournée.

— Tu dormais.

— C’est une excuse ?

— Une très bonne.

Il s’était approché et avait posé ses mains sur mes épaules.

— Bonjour.

— Bonjour.

Il m’avait embrassée sur la joue.

— Bien dormi ?

— Oui.

— Moi aussi.

Il avait pris sa tasse. Je l’avais regardé boire une première gorgée avant de grimacer.

— Il est chaud.

— C’est généralement le principe du café.

Il m’avait lancé un regard amusé.

— Tu deviens insolente.

— Je l’ai toujours été.

Il avait ri. Puis il avait regardé l’heure.

— Il faut réveiller Noé.

— Je vais le faire.

— Il va encore dire qu’il est fatigué.

— Il dira qu’il n’a pas dormi.

— Alors qu’il s’est endormi avant nous.

— Exactement.

Nous avions échangé un sourire. Quelques minutes plus tard, la maison s’était réveillée pour de bon. Noé était arrivé dans la cuisine avec son sac à moitié

ouvert, une chaussette mal remontée et les cheveux encore plus désordonnés que ceux de son père.

— J'ai faim.

Gabriel avait levé les yeux.

— Bonjour à toi aussi.

— Bonjour.

Il avait grimpé sur sa chaise.

— Je veux des céréales.

— Tu viens de me dire hier que tu n'en voulais plus.

— J'en veux aujourd'hui.

Je m'étais servie une tasse de café.

— Alors aujourd'hui, tu en veux.

— Oui.

Gabriel avait ouvert le placard.

— Tu veux lesquelles ?

Noé avait réfléchi.

— Celles au chocolat.

— Bien sûr.

Je les avais regardés tous les deux. C'était devenu notre petit théâtre quotidien. Toujours les mêmes discussions. Toujours les mêmes négociations. Et pourtant, aucune ne me semblait inutile. J'avais fini mon café et commencé à préparer mon propre petit-déjeuner.

— Maman ?

— Oui ?

— Tu viens me chercher ce soir ?

Je m'étais tournée vers lui.

— Oui.

— À quelle heure ?

— À seize heures trente.

— Promis ?

— Promis.

Il avait hoché la tête avec satisfaction.

Gabriel avait regardé sa montre.

— Moi, je ne pourrai pas.

— Tu travailles ?

— Oui.

Noé avait fait une petite grimace.

— Encore ?

Gabriel avait souri.

— Encore.

— Tu travailles tout le temps.

— Pas tout le temps.

— Si.

Je m'étais retenue de rire.

Gabriel avait pris son manteau.

— Je vous laisse vous organiser.

Il s'était approché de moi.

— À ce soir.

— À ce soir.

Il avait embrassé Noé sur le front, puis moi.

Avant de sortir, il s'était retourné.

— Clara ?

— Oui ?

— Profite de ta journée.

J'avais souri.

— Je vais essayer.

La porte s'était refermée. Noé avait continué à manger. Moi, j'étais restée quelque seconde immobile dans la cuisine. Je savais que ma journée serait calme. Je n'avais rien de prévu au journal avant la fin de matinée. Quelques corrections à faire, deux appels à passer, peut-être un article local à relire. Rien qui ressemble à ce que j'avais connu avant. Et cela me convenait. J'avais mis mon manteau.

— Allez, monsieur.

— J'ai fini.

— Alors on y va.

Nous étions sortis ensemble. L'air était frais. Noé marchait à côté de moi en sautant de temps en temps par-dessus les fissures du trottoir.

— Tu sais quoi ?

— Quoi ?

— Je crois que je vais être le meilleur de la classe.

— Rien que ça ?

— Oui.

— Tu as beaucoup d'ambition.

— C'est quoi ambition ?

J'avais ri.

— On en parlera plus tard.

Il avait réfléchi quelques secondes.

— C'est un gros mot ?

— Non.

— Alors je peux le dire ?

— Oui.

— Ambition.

Il avait souri, satisfait. Nous avions continué jusqu'à l'école. À quelques rues de là, la ville commençait à prendre son rythme. Le boulanger installait les dernières viennoiseries en vitrine. Marc nous avait aperçus et nous avait salués de la main depuis l'intérieur. Noé lui avait répondu avec enthousiasme. Un peu plus loin, Élise ouvrait la porte de sa boutique de fleurs. Elle avait toujours quelque chose à arranger devant sa vitrine, même lorsqu'il n'y avait rien à arranger.

Elle m'avait souri.

— Bonjour, Clara !

— Bonjour, Élise.

— Tu viens toujours me voir avec Noé et jamais toute seule.

— Je suis très demandée.

Élise avait ri.

— Alors je vais finir par te prendre rendez-vous.

— Fais ça.

Noé avait tiré sur ma manche.

— Maman, on va être en retard.

— Elle a raison, cette fois.

J'avais salué Élise avant de repartir.

L'école était déjà animée.

Des parents attendaient encore devant l'entrée. Des enfants couraient dans tous les sens. Certains pleuraient. D'autres refusaient de lâcher la main de leur mère.

Noé, lui, était déjà prêt à partir. Il s'était retourné avant de franchir le portail.

— À ce soir !

— À ce soir.

Il avait couru rejoindre ses camarades.

Je l'avais regardé quelques secondes. Puis je m'étais remise en marche. Le journal n'était qu'à une dizaine de minutes. Je connaissais maintenant le chemin

presque par cœur. J'avais appris les habitudes de la ville sans vraiment m'en rendre compte. Les mêmes personnes devant les mêmes commerces. Les mêmes voitures garées aux mêmes endroits. Les mêmes salutations. Je n'avais jamais pensé que cela puisse me plaire. Avant, j'aurais trouvé ça prévisible. Maintenant, je trouvais cela reposant. Lorsque j'étais arrivée au journal, Julien était déjà là. Il avait les yeux fixés sur son écran, une tasse de café à côté de lui.

— Tu es en avance.

— De cinq minutes.

— C'est énorme.

J'avais posé mon sac.

— Tu exagères.

— Je fais ce que je peux.

Julien avait tourné son écran vers moi.

— Tu as vu les chiffres ?

— Lesquels ?

— Les visites sur l'article de dimanche.

J'avais regardé.

— C'est pas mal.

— C'est très bien.

— Tu veux que je te félicite ?

— Oui.

— Félicitations.

Il avait souri.

— Merci.

Je m'étais installée. Le travail avait commencé. Et pendant plusieurs heures, je n'avais pensé à rien d'autre. Des corrections. Des appels.

Un article sur la rénovation d'une salle municipale. Une interview avec une association locale. Des photographies à sélectionner. Des phrases à raccourcir. Des titres à modifier. Des détails insignifiants. J'aimais ça. Pas comme avant.

Différemment. Je n'avais plus besoin de courir après quelque chose. Je pouvais simplement faire mon travail.

Vers midi, Julien était venu s'asseoir près de moi.

— Tu comptes rester longtemps ici ?

J'avais levé les yeux.

— Au journal ?

— Dans la ville.

J'avais réfléchi.

— Je ne sais pas.

— Tu t'y plais ?

— Oui.

— Alors reste.

J'avais souri.

— C'est aussi simple que ça ?

— Pour moi, oui.

Je m'étais tournée vers l'écran.

— On verra.

Il s'était levé.

— Tu viens déjeuner ?

— Dans cinq minutes.

— Je t'attends.

Quand il était parti, j'avais regardé par la fenêtre.

La rue était pleine. Des gens entraient dans les commerces. Une mère poussait une poussette. Un homme sortait de la boulangerie avec une baguette sous le bras. Une voiture de police était passée au bout de la rue. Je l'avais suivie des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Puis j'étais retournée à mon écran. À midi trente, j'avais quitté le journal. Je n'avais pas envie de rentrer directement.

J’avais marché jusqu’au centre-ville. Je m’étais arrêtée chez Élise. La boutique sentait les fleurs fraîches.

— Ah, enfin seule.

J’avais souri.

— Je t’avais dit que j’étais très demandée.

— Je vois ça.

Elle m’avait tendu un petit bouquet.

— Tiens.

— Pour quoi ?

— Parce que j’avais envie.

J’avais regardé les fleurs.

— Elles sont magnifiques.

— Tu les mettras chez toi.

— Merci.

Je les avais prises.

En sortant de la boutique, je m’étais surprise à sourire. Pas pour une raison particulière. Juste parce que la journée était agréable. C’était peut-être ça, finalement. Une vie simple. Pas spectaculaire. Pas parfaite. Mais suffisamment douce pour qu’on ait envie de la garder. Je m’étais remise en marche. À quelques mètres de là, la cloche de l’église avait sonné. Des enfants riaient dans la cour de l’école. Une femme sortait du restaurant avec deux sacs. La ville continuait. Et moi aussi. Je n’avais aucune raison de penser que cette journée serait différente des autres. Alors je n’avais rien cherché. Je n’avais rien anticipé. J’étais simplement rentrée chez moi.

La maison était calme lorsque j’étais rentrée. J’avais posé les fleurs d’Élise sur la table de la cuisine avant de retirer mon manteau. Je les avais regardées quelques secondes, puis j’avais cherché un vase dans le placard. Je n’en avais pas trouvé. J’avais ouvert un deuxième placard. Puis un troisième.

— Évidemment.

J’avais fini par prendre un grand verre que j’avais rempli d’eau. Les fleurs avaient immédiatement changé l’atmosphère de la pièce. J’avais reculé d’un pas pour les regarder. Ce n’était pas grand-chose.

Mais cela ressemblait à chez nous. J’avais rangé quelques affaires qui traînaient sur le plan de travail, puis j’avais ouvert le réfrigérateur. Il restait assez de nourriture pour le soir. Je n’avais aucune envie de cuisiner quelque chose de compliqué. J’avais sorti quelques ingrédients et préparé rapidement un déjeuner. Je mangeais debout dans la cuisine lorsque mon téléphone avait vibré.

Un message de Gabriel.

Je rentre plus tard ce soir. Rien de grave. Je te préviens juste.

J’avais regardé l’écran quelques secondes. J’avais répondu simplement.

D’accord. Fais attention à toi.

Les trois petits points étaient apparus presque immédiatement.

Toujours. Bisous je t’aime.

Puis plus rien. J’avais posé mon téléphone. Je savais qu’il travaillait beaucoup. Je savais aussi que certaines journées étaient plus longues que d’autres. Je n’avais donc pas cherché à savoir ce qui se passait. Après le déjeuner, j’avais débarrassé la table et lancé une machine. La maison avait cette odeur propre et légèrement humide du linge fraîchement lavé. J’avais ouvert une fenêtre. Dehors, le ciel était devenu plus clair. Je m’étais installée quelques minutes dans le salon avec mon ordinateur. Je voulais simplement regarder mes mails. J’en avais reçu plusieurs.

Une invitation à une réunion. Deux demandes de correction. Une proposition pour un article. Et un ancien message que je n’avais pas ouvert depuis plusieurs jours. Je l’avais regardé sans cliquer. Le nom de l’expéditeur m’était familier. Un ancien contact du journal. Quelqu’un avec qui j’avais travaillé avant notre départ. Je savais que le message concernait probablement mon ancienne activité. J’avais finalement verrouillé mon téléphone. Pas maintenant.

Je n’avais pas envie de replonger dans cette partie-là de ma vie. Je m’étais levée. Dans la cuisine, les fleurs d’Élise étaient toujours là. Je les avais légèrement déplacées pour qu’elles prennent davantage la lumière. Puis j’avais entendu mon téléphone sonner.

Cette fois, c'était l'école.

J'avais répondu immédiatement.

— Bonjour ?

La voix de l'enseignante était calme.

— Bonjour, Madame Monreau. Je vous appelle simplement pour vous prévenir que Noé va très bien. Il n'y a aucun problème.

Je m'étais détendue.

— D'accord.

— Il voulait juste vous dire quelque chose avant que je raccroche.

Une petite voix avait pris le téléphone.

— Maman ?

— Oui, mon cœur.

— Tu viens bien me chercher ?

— Bien sûr.

— Même si tu es occupée ?

— Même si je suis occupée.

— D'accord.

Un silence.

— Je t'aime.

J'avais souri.

— Moi aussi, je t'aime.

Il avait raccroché. Je m'étais retrouvée seule avec mon téléphone à la main. J'étais restée immobile quelques secondes. Il y avait des moments où l'on réalisait brusquement qu'une vie entière pouvait tenir dans quelques mots.

Je t'aime.

Tu viens me chercher ?

À ce soir.

Des phrases ordinaires.

Et pourtant, elles avaient fini par devenir les choses auxquelles je tenais le plus. J'avais regardé l'heure. Il était presque seize heures. Je m'étais préparée. Avant de sortir, j'avais jeté un dernier regard aux fleurs. J'avais souri. Puis j'avais fermé la porte derrière moi.

L'école était déjà bruyante lorsque j'étais arrivée.

Des parents attendaient devant le portail. Des enfants couraient dans tous les sens. Noé était sorti quelques minutes plus tard. Il m'avait aperçue immédiatement.

— Maman !

Il avait couru vers moi. Je m'étais baissée pour le prendre dans mes bras.

— Alors ?

— J'ai eu une bonne journée.

— Seulement une bonne ?

— Très bonne.

— C'est mieux.

Il avait pris ma main.

— On peut passer à la boulangerie ?

— Pourquoi ?

— J'ai faim.

— Tu as mangé à la cantine.

— Mais j'ai encore faim.

J'avais secoué la tête.

— Tu tiens ça de ton père.

— Papa mange beaucoup ?

— Beaucoup trop.

Noé avait ri. Nous avions pris le chemin de la boulangerie. Marc était derrière son comptoir. Lorsqu'il nous avait vus entrer, il avait déjà compris.

— Alors, qu'est-ce qu'il lui faut ?

Noé avait regardé les pâtisseries avec une concentration presque professionnelle.

— Une brioche.

Marc avait regardé vers moi.

— Une brioche ?

— Une petite.

— Elle est grande, ta petite.

Noé avait réfléchi.

— Alors une moyenne.

J'avais ri.

Marc avait emballé la brioche.

— Tiens.

Noé avait pris le sachet.

— Merci.

— Avec plaisir.

Nous étions ressortis.

Noé avait commencé à manger avant même d'avoir atteint le coin de la rue.

Je l'avais regardé faire.

— Tu n'avais vraiment pas faim.

Il avait secoué la tête en mâchant.

— Non.

Je n'avais pas insisté. Nous avions continué à marcher.

— Maman ?

— Oui ?

— Tu crois que papa sera là quand on rentrera ?

— Je ne sais pas.

— Il avait dit qu'il rentrerait tôt.

— Alors peut-être.

Il avait réfléchi.

— J'espère.

Moi aussi. Je ne savais pas pourquoi cette pensée m'avait traversée avec autant de force. Je voulais simplement le retrouver. Retrouver Gabriel dans notre cuisine. Entendre ses clés dans la serrure. Le voir enlever sa veste. L'écouter raconter sa journée. Des choses simples. Des choses auxquelles je ne pensais même pas avant de les avoir. Nous étions presque arrivés lorsque mon téléphone avait vibré. Un message de Gabriel.

Je suis encore au commissariat. Ne m'attendez pas pour dîner.

J'avais lu le message une seconde fois. Puis j'avais rangé mon téléphone. Noé m'avait regardée.

— C'est papa ?

— Oui.

— Il rentre quand ?

— Un peu plus tard.

Il avait fait une petite moue.

— D'accord.

J'avais serré sa main.

— On va dîner tous les deux.

— Et après ?

— Après, tu fais tes devoirs.

— Et après ?

— Une histoire.

— Deux.

— Une.

— Deux petites.

J’avais souri.

— On verra.

Nous avions repris notre chemin. La lumière commençait doucement à changer. Le soleil descendait derrière les immeubles et les toits, laissant sur les façades une teinte dorée. Je regardais Noé marcher devant moi. Il avançait en sautant sur les mêmes lignes du trottoir que le matin. Exactement comme s’il n’avait pas grandi entre-temps. J’avais pensé à Gabriel. À notre maison. À la journée que nous venions de vivre. Tout me semblait ordinaire. Et j’aimais ça. Pour une fois, je n’avais pas besoin de chercher plus loin.

Pour une fois, je n’avais pas besoin de chercher plus loin. Lorsque nous étions rentrés, Noé avait posé son sachet de brioche sur la table et était immédiatement allé chercher ses cahiers. Je m’étais installée à côté de lui. Les devoirs étaient devenus notre petit rituel de fin de journée.

— C’est quoi, ça ?

Il avait poussé son cahier vers moi.

— Des additions.

— Tu sais les faire.

— Oui.

— Alors pourquoi tu me demandes ?

Il avait réfléchi.

— Parce que j’aime bien quand tu restes à côté.

J’avais souri.

— D’accord.

Il avait repris son crayon.

Je l’avais regardé travailler quelques minutes. Puis mon téléphone avait vibré. Un message. Cette fois, ce n’était pas Gabriel. C’était Julien.

Tu as entendu parler de la réunion au commissariat ?

J’avais froncé les sourcils. J’avais répondu :

Non. Pourquoi ?

La réponse était arrivée rapidement.

Ils reprennent l'affaire du meurtre demain matin. Apparemment, ils ont trouvé quelque chose.

Je m'étais arrêtée. J'avais relu le message. Quelque chose. Je ne savais pas quoi. J'avais posé mon téléphone face contre la table.

— Maman ?

J'avais relevé la tête.

— Oui ?

— J'ai fini.

J'avais regardé son cahier. Tout était juste.

— Très bien.

Il avait souri.

— Je peux jouer ?

— Dix minutes.

— Quinze.

— Dix.

Il avait éclaté de rire.

— D'accord.

Il était parti dans sa chambre. Je m'étais retrouvée seule dans la cuisine.

Mon téléphone était toujours posé devant moi. Je savais que je n'avais aucune raison de m'inquiéter. Pourtant, je pensais au message de Julien. Ils avaient trouvé quelque chose. Je ne savais pas quoi. Et je n'aimais pas ne pas savoir. Cette sensation m'était familière. Elle ressemblait à quelque chose que j'avais connu autrefois. Cette impatience presque physique lorsqu'une information restait hors de portée. J'avais pris mon téléphone. J'avais ouvert la conversation avec Gabriel. J'avais écrit :

Tout va bien ?

Je m'étais arrêtée. Puis j'avais effacé. J'avais écrit :

Tu rentres bientôt ?

J’avais effacé aussi. Finalement, je n’avais rien envoyé. Je savais qu’il travaillait. Je ne voulais pas devenir cette femme qui surveille l’heure et attend une réponse. J’avais posé le téléphone une nouvelle fois. Vers dix-neuf heures, Noé et moi avions dîné.

Nous avions parlé de son école, de son professeur, d’un garçon qui avait caché une gomme dans sa chaussure et d’une histoire qui n’avait absolument aucun sens.

J’avais ri plusieurs fois pourtant une partie de mon attention restait ailleurs.

À vingt heures passées, Gabriel n’était toujours pas rentré.

Noé avait commencé à fatiguer. Je l’avais envoyé se brosser les dents. Quelques minutes plus tard, il était dans son lit. Je lui avais lu une histoire. Une seule. Comme prévu. Puis j’avais éteint la lumière.

— Papa rentre quand ?

— Bientôt.

— Tu sais ?

— Il me l’a dit.

— D’accord.

Il avait fermé les yeux. Je m’étais penchée vers lui.

— Bonne nuit mon bébé.

— Bonne nuit, maman.

J’avais refermé la porte.

En retournant dans le salon, j’avais entendu une voiture s’arrêter devant la maison.

J’avais reconnu les phares. Puis les clés dans la serrure. Gabriel était entré. Il avait refermé la porte derrière lui et était resté quelques secondes sans bouger. Je l’avais immédiatement compris. Quelque chose s’était passé. Il avait posé son sac.

— Salut.

— Salut.

Il m’avait embrassée rapidement.

Son visage était fermé.

— Tu as mangé ?

— Oui.

— Noé aussi ?

— Oui. Il dort.

Il avait hoché la tête. Je l’avais observé.

— Ça ne va pas ?

Il avait retiré sa veste.

— Si.

— Gabriel.

Il avait soupiré.

— Je suis juste fatigué.

Je n’avais pas insisté immédiatement.

Il était allé dans la cuisine.

Je l’avais suivi.

Il s’était servi un verre d’eau.

— Julien m’a écrit.

Il avait relevé les yeux.

— Pourquoi ?

— Il m’a parlé de la réunion de demain.

Son visage avait changé.

Très légèrement.

Mais je l’avais vu.

— Qu’est-ce qu’il t’a dit ?

— Qu’ils avaient trouvé quelque chose.

Gabriel avait posé son verre.

— Il n'aurait pas dû te parler de ça.

Je n'avais pas répondu.

— C'est confidentiel, Clara.

— Je ne lui ai rien demandé.

— Je sais.

Il avait passé une main sur son visage.

— Mais demain, ça risque d'être compliqué.

— Pourquoi ?

Il avait hésité.

— Parce qu'on n'est pas tous d'accord.

— Sur quoi ?

Il avait regardé vers le couloir.

Comme s'il voulait vérifier que Noé dormait.

— Sur la manière dont l'enquête doit continuer.

Je m'étais appuyée contre le plan de travail.

— Vous avez trouvé quoi ?

Il avait secoué la tête.

— Je ne peux pas te le dire.

Je l'avais regardé.

Il était sérieux.

Pas simplement professionnel.

Tendu.

— C'est grave ?

— Je ne sais pas encore.

Il avait repris son verre.